



Quatrième de couverture

Un homme s'enfuit dans la forêt et part à la recherche d'un enfant. Aussitôt, une femme part à la recherche de son père. L'homme est le père. La femme n'est pas l'enfant. Et pourtant si. Victor souffre de la maladie d'Alzheimer. C'est de la maison de repos où il a été placé par sa fille unique, Brigitte, qu'il s'est enfui. Dans un état de confusion mentale, il veut retrouver l'enfant qu'il a aidé à mettre au monde, cinquante ans auparavant, alors qu'il était prisonnier de guerre. La fugue de Victor va réunir les membres de sa famille. Quatre générations. Mais elle va aussi raviver des peurs et des blessures et chacun sera amené à franchir la fine frontière qui sépare les mondes visible et invisible. Dans une langue vive et limpide, ce roman pose la question de la transmission et de la solidarité entre les vivants mais aussi entre les morts et les vivants. Et tente une réponse lumineuse, contre la nuit, contre l'oubli.

© Academia 2020

Bonjour Dominique, et merci d'avoir accepté cette interview autour de ce magnifique roman qu'est *Qui cherches-tu si tard* ? L'ayant lu dans le cadre du comité de lecture Academia, je suis « tombée dedans » sans filet. Je ne te cache pas que je me suis demandé dans quel dédale je m'aventurais en découvrant avec stupéfaction le premier chapitre... Et puis, j'ai littéralement dévoré ce livre à la fois émouvant, réaliste et interpellant. Mais d'abord, parlons de toi. Qui est l'homme qui se cache derrière l'auteur ?

Bonjour Anne et merci à toi pour cette invitation.

J'ai pas mal bougé dans ma vie, surtout dans mon enfance. Ça fait que je n'ai pas vraiment de racines dans un endroit particulier, mais c'est peut-être aussi ça qui explique que je m'adapte facilement et que je me sens à l'aise presque partout, y compris donc dans la peau des personnages que je crée. Là, je me suis stabilisé, je vis à Schaerbeek, en famille, au même endroit depuis un peu plus de dix ans.

J'ai cinquante-cinq ans et j'ai donc déjà un vécu important derrière le dos. Ça aussi, ça aide lorsqu'il s'agit d'écrire, car même si l'imagination permet d'aller très loin, on aura *a priori* davantage de choses à raconter et partager à partir de ce qu'on a soi-même vécu ou observé, lorsqu'on a cinquante ans plutôt que vingt-cinq. J'ai une formation de juriste, ce qui amène, qu'on le veuille ou non, de la structure et de

la logique. Dans mon cas, c'est venu équilibrer mon côté créatif et poète. Je travaille dans une entreprise publique orientée vers le commerce international et ça, ça m'a permis de beaucoup voyager et de rencontrer des gens d'horizons très différents. Enfin, même si j'habite en ville et que j'aime beaucoup Bruxelles, la nature occupe une place très importante dans ma vie. Je me verrais bien devenir guide-nature dans quelques années, même si, à ce stade, c'est plutôt une boutade (mes enfants en tout cas ne la prennent pas au sérieux).

Tu m'as dit écrire depuis longtemps, avec des périodes de latence, t'essayant à d'autres arts comme la peinture et la gravure pour mieux revenir à l'écriture. Qu'est-ce que l'écriture a de magique qui fait que tu y trouves un moyen d'expression privilégié ?

Oui, il s'agit bien de magie. L'écriture de fiction offre un potentiel incroyable, avec juste un stylo et du papier (et un ordinateur). De manière assez naturelle, l'auteur est d'abord conteur. Il raconte une histoire, avec des personnages qui suscitent des émotions, et parfois de la réflexion. On peut parler de soi à travers différents personnages, mais on peut aussi essayer de se mettre à la place de personnes qui sont très éloignées de soi. Et les effets sur le lecteur sont un peu du même ordre, mais dans le registre de la réception : en lisant un roman, le lecteur va vivre des vies qui n'ont rien à voir avec la sienne, ce qui est très enrichissant, car ça fait naître de l'empathie, mais quelque chose vécu par un des personnages du roman va parfois aussi résonner en lui avec une acuité incroyable, et il va se reconnaître. Je trouve que c'est un des processus créatifs les plus intimes qui soient, tout en étant très ouvert à ce que l'autre, le lecteur, va apporter de sa vie et son univers à lui.

Ensuite, et là, ça va dépendre d'un auteur à l'autre, on peut encore ajouter d'autres dimensions. Le romancier peut, en plus, être poète : puisqu'il utilise des mots pour raconter son histoire, il peut choisir d'accorder de l'importance au style et à la musique de ses phrases. On oublie trop souvent qu'on écrit avec des mots : autant leur rendre tout leur pouvoir et toute leur force. L'auteur peut aussi être architecte et consacrer beaucoup de temps et d'énergie à la structure du récit ou de l'univers qu'il crée. Et enfin, l'auteur peut même essayer d'aider le lecteur dans sa recherche de sens, de beauté ou de lumière. Car on en a tous besoin et, personnellement, je préfère de loin lire un roman qui va m'aider à vivre plutôt qu'un livre qui, même s'il est hyper-intelligent, va juste me mettre le moral dans les chaussettes.

Qui cherches-tu si tard ? est ton premier roman abouti. Peux-tu nous parler de sa genèse ?

Au départ, il y a le destin de mon grand-père maternel. Le personnage de Victor est en partie inspiré de lui. Il a été prisonnier de guerre pendant presque cinq ans, et ma mère est née au début de sa captivité. À la fin de sa vie, mon grand-père a souffert d'Alzheimer, il s'est enfui de la maison de repos où il était placé et il a eu une fin tragique et libératrice à la fois. J'avais donc là comme base de départ des éléments très personnels. Après, j'ai pris beaucoup de libertés pour essayer de construire une histoire qui, tout en étant centrée sur la dernière fugue de Victor, permette aussi de suivre les membres de sa famille et de montrer comment tous, ils vont d'une manière ou d'une autre être transformés par cette disparition. Je voulais que chacun des membres de la famille reçoive un espace et une voix propres, donc ça en fait un roman choral, et aussi qu'entre eux s'établisse toute une série de liens insoupçonnés. Des liens qui unissent entre elles les quatre générations qui sont représentées dans l'histoire.

Ton livre aborde de manière dynamique (puisqu'il se déroule sur une chronologie finalement très courte) diverses thématiques – dont certaines plus d'actualité que jamais, en cette période d'incertitude – qui posent question à chacun de nous : la maladie, la mémoire et l'oubli, l'amour paternel, la famille, l'héritage transgénérationnel et, bien entendu, la vie et la mort. Dis-moi, quel tour de force en 195 pages !

Ce que je trouve particulièrement édifiant et novateur, dans ce roman, est que tu donnes régulièrement la parole à Victor dans sa fuite. Il a de ces réflexions troublantes qui bouleversent le lecteur. Je ne peux m'empêcher de citer celle de la page 128 qui m'a particulièrement émue :

*« Ce qu'on oublie ne peut pas être vraiment perdu.
Ça doit continuer à exister quelque part.
Dans un endroit calme, qu'on retrouvera un jour.
Un endroit à l'abri des voleurs et du vent.
Un endroit à l'abri du temps.*

En fait, la majeure partie de l'émotion qui traverse tes pages est générée par Victor qui, pourtant, souffre d'Alzheimer. Dis-moi, comment entre-t-on dans la tête d'un patient âgé, atteint de ce syndrome, fuyant compulsivement à travers bois un présent qu'il ressent comme une menace réelle pour retrouver un épisode marquant de son passé, qu'il perçoit comme son unique bouée de secours ? Pour faire bref, comment as-tu travaillé le personnage de Victor ?

Pour Victor, j'ai voulu combiner les éléments maladie, démence et obsessions avec une forme de clarté, de précision, de lucidité même, qui existent à certains moments, je crois, chez bon nombre des personnes qui sont hors de la soi-disant normalité.

Pour un auteur, l'avantage d'un personnage comme Victor, c'est que presque tout est permis, puisque son expérience intime est par hypothèse inaccessible) la plupart d'entre nous qui nous croyons plus ou moins normaux.

Pour m'approcher de l'inaccessible, j'ai notamment utilisé le style, où j'ai lâché prise. Dans les pensées, les monologues de Victor, on trouve un mélange d'éclats poétiques et de langage haché, des phrases courtes avec des espaces sur la page, des trous dans son discours. Comme Victor le dit lui-même à un endroit, en parlant de son cerveau : « Des trous des taches de plus en plus de trous de taches ».

Combien de temps as-tu mis pour peaufiner ce roman qui, à mes yeux, je le répète, est une réussite ?

Dix ans se sont écoulés entre l'écriture de la première ligne et la publication.

Bon, je n'ai pas écrit pendant dix ans bien sûr. Il y a eu des périodes sans écriture/réécriture, soit parce que je me concentrais sur la recherche d'un éditeur, soit tout simplement parce que je n'avais pas le temps ou pas l'envie d'écrire.

Dix ans, c'est énorme, et j'ai donc été réconforté lorsqu'un jour, j'ai lu ce que disait l'écrivaine américaine Annie Dillard : « On met des années à écrire un livre, entre deux et dix ans. Une durée moindre est si rare qu'elle en perd toute signification statistique ; un peu comme on trouve aussi des gens qui soulèvent des voitures... » Avec dix ans, je suis donc encore dans les temps.

D'où et quand t'es venu le titre de ton roman ?

C'est une belle histoire en soi, je trouve. J'avais déjà usé plusieurs titres, mais aucun ne nous convainquait, l'éditrice et moi, alors que le livre était destiné à être publié dans trois mois. Je suis donc reparti en exploration. J'ai commencé par décider que je voulais un titre en forme de question et la question serait posée à un « Tu ». J'ai mis différentes idées, concepts dans l'équation à résoudre : fuite, poursuite, guerre, forêt, sauver des enfants... À un moment, je suis arrivé à repenser au *Roi des Aulnes*, le roman de Michel Tournier, et j'ai découvert que le titre du roman était inspiré d'un poème de Goethe. J'ai été lire le poème. Il commence comme ceci : « Qui chevauche si tard à travers la nuit et le vent ? C'est le père avec son enfant... » Et là, le déclic s'est fait. J'avais pris des chemins détournés pour arriver à un titre très simple mais évident : il s'applique à Victor, qui cherche, tard dans sa vie et au milieu de la nuit, tant l'enfant qu'il aida à mettre au monde que sa propre fille ; il s'applique aussi à Brigitte qui cherche à retrouver son père. Et ce titre s'applique quelque part à chacun des autres personnages. Tout comme, il peut aussi, bien sûr, interpeller le lecteur dans sa propre vie.

Au milieu du roman, il y a ce chapitre étonnant où Victor rencontre, pendant la nuit et en pleine forêt, l'enfant qu'il recherche, et cette rencontre va faire basculer la quête de Victor. Victor est-il victime d'une crise de démence ou y a-t-il vraiment un fantôme qui apparaît ? Et toi, crois-tu aux fantômes ?

En fait, je ne sais toujours pas moi-même si Victor délire ou si cet enfant lui apparaît vraiment. Et je n'ai pas envie de le savoir. Et donc à la question « Crois-tu aux fantômes ? », je répondrai que je ne sais pas. Mais je crois que le passé et les morts continuent à vivre en nous, ça oui. À vrai dire, ce chapitre, j'ai hésité à l'écrire. C'était casse-gueule. Cette apparition en pleine nuit au milieu des bois, c'est presque

« too much », non ? C'était donc une sorte de défi pour moi : je voulais parvenir à ce que la scène soit à la fois crédible et incroyable et qu'en fait, on ne puisse pas savoir ce qui s'était vraiment passé. Mais, comme tu dis, c'est un passage crucial : non seulement Victor trouve ce qu'il poursuivait ou plutôt ce qu'il croyait poursuivre, mais surtout, il fait basculer Victor, qui va enfin comprendre que le présent importe plus que le passé... La scène était donc nécessaire.

As-tu un rituel d'écriture ? Comment fonctionnes-tu ? Es-tu plutôt un écrivain méthodique et organisé ou, au contraire, un auteur jardinier ?

Un rituel ? Non. J'ai de la chance : je peux écrire n'importe où, n'importe quand. Mais je ne vais pas dire n'importe comment, car, d'habitude, je m'assieds pour écrire.

Et je ne me fixe pas de discipline « autant par jour, week-end ou semaine » Je fonctionne plutôt à l'envie. Mais il y a quand même une part de méthode, d'organisation : par exemple, avant de commencer un récit, je réfléchis pas mal à l'histoire dans son ensemble, en ce compris la fin, ainsi qu'aux principaux personnages. Il y a donc un cadre assez clair au départ. Mais ensuite, je fonctionne beaucoup en suivant mon intuition, mon instinct... Et donc, j'ai parfois des surprises par rapport aux intentions initiales...

Avant de terminer cet interview, peux-tu nous dévoiler si tu as un nouveau projet sur le gril ?

Oui. J'ai entamé l'écriture d'un nouveau roman. L'enfance est déjà bien présente dans mon premier roman, mais ici, elle va devenir le cœur du récit. Le pitch : « un garçon de douze ans veut venger son père ; ça va l'amener à mettre son meilleur ami en danger de mort, et il sera confronté à la complexité et l'injustice du monde. »

Autant dire que la perte de l'innocence sera au rendez-vous. En même temps, il y aura de la douceur et de la beauté grâce à l'amour, la nature et l'art aussi, le dessin et la peinture ,en particulier. Il y aura même un brin d'humour. Et j'espère cette fois être plus proche des deux ans que des dix ans pour sa réalisation (rires).

Pour terminer en beauté, j'aimerais que tu nous choisisses un court extrait.

D'accord. Nous avons parlé de Victor, mais Brigitte, sa fille, est également un personnage-clé.

Et la nuit est un personnage à part entière, elle aussi.

Donc, voici un extrait où on est avec Brigitte, alors que la première nuit commence :

« La nuit est fraîche. Le vent s'est levé. Il fait trembler les frondaisons. Les branches dansent, les hautes herbes se balancent. Mais d'une autre manière qu'en journée. Plus librement. Les hommes sont rentrés. Les maisons ne sont plus menaçantes, elles se tiennent tapies derrière les lignes d'arbustes bien taillés. C'est peut-être pour ça que Brigitte aime la nuit malgré tout. Pour son caractère indomptable, inespéré. La nuit nous nourrit. Elle accueille nos murmures et nos prières, elle prépare les retours et les miracles, on ne le saura que plus tard, on ne le saura peut-être même jamais, mais c'est là qu'ils naissent, au cœur, au creux de la nuit. Il faut lui faire confiance, à tout prix.

Le vent lui caresse le visage. Le vent sur sa peau, dans ses cheveux. Le vent la calme, tient la peur à distance. Comme la voix de ses enfants. Comme le premier verre d'alcool. »

© Academia 2020

Je te remercie pour le temps que tu as consacré à dévoiler quelque peu les coulisses de *Qui cherches-tu si tard ?*

Merci à toi !

© Anne Ledieu et Dominique Meessen, 2020

D. MEESEN, *Qui cherches-tu si tard ?*, Academia, 2020, 195 p., 18,50 €
ISBN : 9 782806105110

Pour vous le procurer :

Au point de vente Academia, Grand-place, 29 à Louvain-la-Neuve

Chez votre libraire préféré

<https://www.editions-academia.be/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=65478> (livraison à 0,01 € pour la Belgique et la France métropolitaine)